

AVEC L'ARCHITECTE HENRY WIBAUX

Le Vieux-Lille retrouve pignons sur rue

► Jean-Yves MEREAU

Depuis 30 ans, un architecte amoureux fou du patrimoine lillois restaure fidèlement les maisons anciennes. Il a entrepris de rendre à Lille ses pignons.

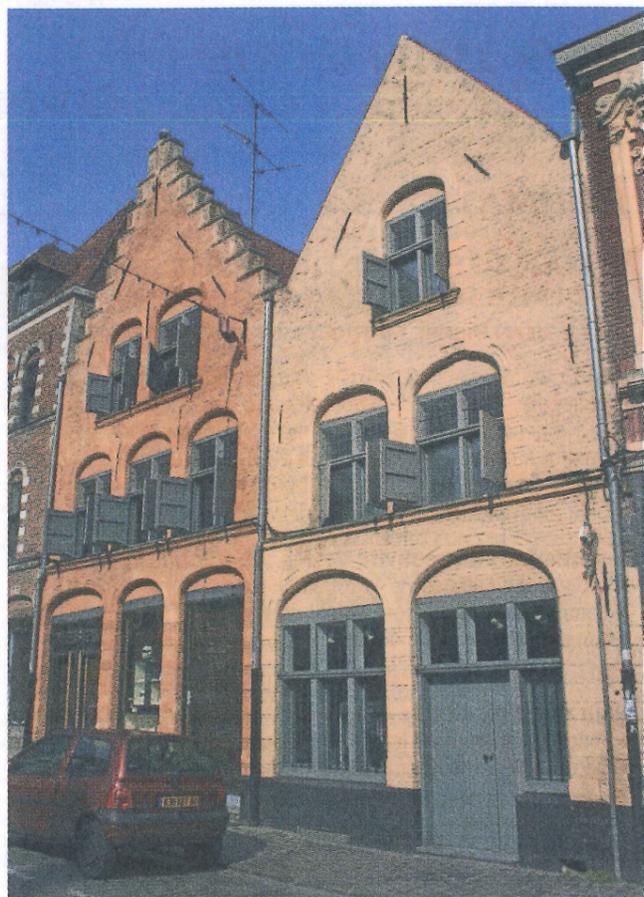
Qui se promène à Arras ou Douai est frappé par la profusion des pignons. Rien de tout cela à Lille. Pourtant, autrefois, le pignon y était la règle comme partout dans la région. Héritages des maisons de bois, il orna longtemps les maisons de briques et pierre. Il a disparu victime de deux phénomènes. Une ordonnance du magistrat au XVII^e d'abord les interdit car la fragilité des fondations les rendaient dangereux. Ce surpoids sur un sous-sol instable provoquait des effondrements. Mais, plus sûrement, l'annexion à la France marqua leur mort. Après la conquête par Louis XIV, on francisa quasiment de force l'architecture lilloise qui, peu à peu, perdit son caractère. Un style franco-lillois survécut bien quelques décennies avant l'uniformisation complète. Puis la modernisation des façades confirma la disparition. Il fallut attendre le XIX^e siècle et le début du XX^e, baptisé "siècle de l'éclectisme", pour voir réapparaître un style néo-régionaliste, illustré par la Chambre de commerce, et le retour du pignon.

De rares pignons anciens avaient subsisté : trois rue de la Monnaie, restaurés dans les années soixante-dix, un autre

rue de la Monnaie toujours masqué par une façade des années cinquante en plaquettes de brique, et quelques-uns dans des rues annexes. Des traces significatives subsistaient ça et là.

Là où c'était sûr. C'est de ces traces qu'est parti un architecte lillois, amoureux fou du patrimoine et très attaché à l'authenticité, pour audacieusement les restituer chaque fois que preuve en était donnée. Il vient d'en rendre cinq à Lille, dans des lieux très visibles et très emblématiques, la place des Reignaux près de la gare Lille-Flandres, place Louise-de-Bettignies et, plus récemment encore, rue de la Monnaie où deux adorables maisons de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e viennent de retrouver leur aspect d'origine.

Ces maisons qui font face à l'Hospice Comtesse abritent maintenant la boutique SFR, mais c'est le propriétaire, Jean-Marc Decottignies, qui, courageusement, a décidé de les restaurer et de s'adresser à Henry Wibaux qui a tout de suite analysé la situation. Une forme de toiture particulière attestait d'une transformation de la charpente et plaidait en faveur de deux pignons. A l'intérieur le plancher du comble était



Deux pignons de tailles inégales, place de Bettignies, ont conduit Henry Wibaux à les différencier.

étonnamment bas et la lucarne trop haute pour être accessible, montrant que les deux n'étaient pas nés en même temps. Manifestement, il y avait à l'origine une fenêtre plus basse, autre élément plaidant en faveur du pignon. Enfin, les corniches avaient été remaniées et manifestement installées lors d'une transformation. Ces deux maisons d'un type courant à Lille, dit à pointes de diamant, présentent des grandes baies en anse de panier dans lesquelles les claveaux de pierre alternant

avec la brique sont sculptés de pointes de diamant.

Les proportions d'origine. Ces maisons ont aussi la particularité de présenter en façade des pièces de charpente apparentes, vestiges des maisons en bois. Dans ces pièces de charpente, étaient visibles mortaises et chevilles, feuillures et emplacements de clous, montrant que les baies étaient cloisonnées par des poteaux et des traverses et que les impostes étaient vitrées au plomb. Le dessin ►►►

►►► a coulé de source et l'architecte des Bâtiments de France, séduit, a accepté l'idée que l'on restituât toutes les dispositions d'origine jusqu'aux pignons qu'il fallait réinventer. Henry Wibaux a une telle connaissance de la maison lilloise et un sens si aigu des proportions qu'il a pu se permettre de se lancer dans l'opération. Le résultat est spectaculaire. Les maisons ont retrouvé un équilibre parfait. Il commente : "Cela s'imposait car elles n'ont rien à voir avec les autres maisons de la rue et ne font pas partie d'un rang. Ce sont deux objets bien distincts. Tout plaidait pour que l'on restaure les pignons." Il ne parle pas de restitution mais bien de restauration car toute sa démarche est de faire parler les témoins pour s'approcher au plus près de la maison telle qu'elle était à sa naissance. Légèrement ocrées, les deux maisons ont pris une nouvelle place dans la rue. De banales, elles ont retrouvé toute leur saveur.

Ce sont deux petits bijoux et de précieux témoins de ce que Lille était quand elle avait pignon sur rue. Des témoins laissés en place montrent qu'à l'origine elles avaient des sœurs siamoises.

Deux autres exemples. Sa démarche a été la même place Louise-de-Bettignies où le magasin Diesel s'est installé dans deux maisons qui avaient été encore plus abâtardies. Là, les toitures étaient encore en place derrière un mur surélevé où des fers d'ancrage à 45° indiquaient la présence d'un pignon. Il s'agissait aussi de façades en anse de panier et pointes de diamant sur des maisons jumelles. Si l'un des pignons a été restitué avec un rampant simple, l'autre, plus

ample, a été sur la demande de l'architecte des Bâtiments de France, Pierre Cusenier, repensé avec des gradins dits à pas de moineaux tels qu'on peut en voir rue de la Monnaie. Là encore, il ne s'agit pas d'invention mais d'une interprétation à partir de choses ayant existé ou existant encore. D'ailleurs, sur le plan en relief, on voit ces deux pignons. Henry Wibaux a restitué non seulement les vitraux mais aussi les petits volets de bois extérieurs tels que Pierre Andrieux les avait le premier remis rue des Trois-Molettes.

C'est d'ailleurs le même Pierre Andrieux qui, peu de temps avant sa mort, avait redécouvert, place des Reignaux une savoureuse maison sous un affreux revêtement de plaquettes. Là, à deux pas de la gare de Lille-Flandres, dans un quartier profondément transformé par la percée de la rue Faidherbe, on ne s'attend pas à trouver tel bijou. Reprenant le chantier après la mort de Pierre Andrieux, Henry Wibaux a voulu aller jusqu'au bout de la démarche, restituant la façade dans son état d'origine, mais lui rendant aussi son pignon dont la présence était largement

attestée par une toiture tronquée et la hauteur anormale du mur. Pour les trois chantiers, il a fait appel à Rodriguez, une entreprise qui s'est taillée une belle renommée dans la restauration des maisons anciennes, ce qui fait dire à Diego Rodriguez, son patron : "Sans le vouloir, nous sommes devenus les spécialistes des pignons."

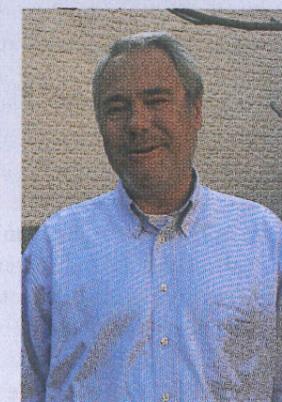
Une démarche originale. "J'ai une certaine fibre d'architecte qui s'intéressait au Vieux-Lille et j'ai eu la chance de rencontrer à mes débuts des gens remarquables, d'une culture et d'une finesse hors pair, Pierre Andrieux et Michel Marcq." Ce dernier, journaliste à *La Voix du Nord* et qui ne ménageait pas des critiques très sévères sur toutes les restaurations, encensa d'emblée le jeune architecte. C'est qu'Henry Wibaux avait ce talent particulier de savoir observer et de respecter scrupuleusement le bâtiment. "J'étais puriste, une baraque, on la restaure ou on ne la restaure pas. Une maison ancienne, on montre qu'elle est ancienne. Les choses bonnes, on les conserve, les mauvaises on les supprime." Ainsi, il fera la chasse aux surélévations et à

tous les ajouts qui ont modifié au fil du temps l'aspect de la ville ancienne avec cette préoccupation : "Un secteur sauvegardé, c'est un secteur sauvegardé. Il y faut retrouver les origines et gommer toutes les adjonctions. Ainsi, je ne garde pas ce qui est XIX^e mais je restaurerai une maison XIX^e dans un quartier XIX^e."

Il s'adapte aux découvertes et l'observation sur l'échafaudage qui guide son dessin définitif. "Je ne suis pas un cadeau pour mes clients. Quand je fais un relevé, je fais un relevé !" Autre point de sa doctrine, ne pas toucher à ce qu'il ne sait pas et laisser la possibilité de finir la restauration quand on en saura plus. Ainsi laissera-t-il en place les témoins. Depuis 30 ans, on lui doit les plus belles restaurations du Vieux-Lille, si fines qu'on ne les voit pas. Certaines de ses maisons n'étaient plus que des fantômes. Aujourd'hui, ce sont des modèles. Son sens de la proportion l'a conduit jusqu'à Belle-Isle-en-Mer où il a su se couler dans ce paysage très particulier pour construire une vaste maison qui passe inaperçue dans le paysage du port de Sauzon alors qu'elle le surplombe.

Son parcours

Diplômé en 1974 à Saint-Luc à Tournai, il commence à travailler chez Jean-Pierre Watel, "le seul archi contemporain à Lille à l'époque". Peu doué pour les grands projets, il s'intéresse à la maison, dada de son mentor, "des maisons dans lesquelles on peut habiter". Il s'y forge aussi sa doctrine : "Pour moi ou c'était du moderne ou c'était du vrai vieux." Il arrive dans le Vieux-Lille en travaillant deux ans chez Pierre-Louis Carlier, le spécialiste du quartier à l'époque. Très vite, il s'intéresse aux vieux bâtiments et approche une équipe de passionnés composée de Pierre Andrieux, Michel Marcq, Daniel Riedinger ou Patrick Hardy. Il s'y forme à la taille de pierre et à l'assemblage des bois, qu'il pratique lui-même. "Pour moi, ce n'est pas de la culture mais de la découverte. J'ai tout appris sur le terrain." Le 1^{er} juillet 1979, il crée son agence et compte aujourd'hui 35 ans de carrière et 30 ans d'agence.



Henry Wibaux, 35 ans de métier et une passion intacte.